

## **Piety or impiety ? Jephtha's dilemma between bestiality and divinity in George Buchanan's Latin tragedy *Iephtes siue Votum* (1554)**

### **Piété ou impiété ? Le dilemme de Jephté entre bestialité et divinité dans la tragédie latine *Iephtes siue Votum* (1554) de George Buchanan**

### **Pietate sau impietate ? Dilema lui Jephté, între bestialitate și divinitate, în tragedia latină *Iephtes siue Votum* (1554) de George Buchanan**

**Carine FERRADOU**

CAER (Axe Licolar), Université d'Aix-Marseille  
EA « Rome et ses renaissances », Université Paris IV-La Sorbonne  
PrAg de Lettres  
E-mail: c.ferradou@univ-amu.fr

#### **Abstract**

*The paradigm of wild animals is recurrent through George Buchanan's Latin sacred tragedy *Iephtes siue Votum* printed in Paris by Guillaume Morel in 1554, always in relation to Jephtha's stubbornness: he wants to fulfill towards God a deadly vow which is contrary to natural, divine and human laws. A lexicological analysis of the paradigm throws light on Buchanan's opinion about piety – a most polemical notion during the Renaissance – and more generally speaking about the place of Humankind in the universe created by God.*

#### **Résumé**

*Le paradigme des bêtes sauvages scande la tragédie sacrée latine *Iephtes siue Votum* publiée par l'humaniste écossais George Buchanan chez Guillaume Morel à Paris en 1554, en relation constante avec l'obstination de Jephté à vouloir s'acquitter envers Dieu d'un vœu funeste, contraire aux lois naturelles, divines et humaines. L'analyse lexicologique de ce paradigme met en lumière l'opinion de Buchanan sur la notion de piété – particulièrement polémique à la Renaissance – et plus largement sur la place de l'Homme dans la Création.*

#### **Rezumat**

*Paradigma animalolor sălbatică este recurentă în tragedia sacră latină a lui George Buchanan, *Iephtes siue Votum*, publicată la Paris de către Guillaume Morel în 1554, fiind în relație constantă cu dorința lui Jephté față de Dumnezeu, vizând împlinirea unei voințe funeste, contrare legilor naturale, divine și umane. Analiza lexicografică a acestei paradigme pune în lumină opinia lui Buchanan cu privire la noțiunea de pietate, polemică în mod particular față de Renaștere, mai ales cu privire la locul Omului în raport cu Creația.*

**Keywords :** Latin drama, Renaissance, bestiality, piety, George Buchanan.

**Mots clefs:** théâtre latin, Renaissance, bestialité, piété, George Buchanan

**Cuvinte cheie:** teatru latin, Renaștere, bestialitate, pietate, George Buchanan.

George Buchanan (1506-1582) composa sa tragédie latine *Iephtes siue Votum* dans les années 1540 pour ses élèves du Collège de Guyenne à Bordeaux et la fit publier par Guillaume Morel à Paris en 1554. L'argument reprend la trame du chapitre 11, 29-40 du *livre des Juges* : comme l'expose l'Ange du prologue, avant une bataille décisive contre les ennemis des Hébreux qu'il commande, Jephthé promet à Dieu de lui sacrifier le premier être qu'il rencontrera s'il obtient la victoire. Buchanan invente la scène I où l'épouse de Jephthé, Storge, s'inquiète d'un rêve de mauvais augure. Un Messager (scène II) annonce au Chœur des jeunes juives que Dieu a accordé à Jephthé la victoire. Jephthé reconnaissant réitère sur scène son vœu (scène III) ; sa fille unique, ici prénommée Iphis, s'avance pour le féliciter (scène IV) : elle sera immolée. Son ami Symmachus (scène V), le Prêtre chargé du sacrifice (scène VI), son épouse et sa fille (scène VII), tentent de dissuader Jephthé d'accomplir son vœu, mais, quoique animé de sentiments paradoxaux, il veut prouver sa piété par la mort d'Iphis. Celle-ci finit par accepter d'aller au sacrifice pour le salut de son peuple et de son père (scène VIII : le Messager raconte à Storge le dénouement sanglant).

Tout au long de la tragédie le paradigme des bêtes sauvages sert à décrire l'attitude insensée de Jephthé. La comparaison d'un être humain en fureur avec les fauves (« *ferae* ») est un lieu commun du théâtre et de la poésie antiques. Mais le contexte choisi par Buchanan est original : de la source d'inspiration biblique découle une interrogation sur les vœux prononcés envers Dieu, un objet de débat récurrent à la Renaissance entre Catholiques et Réformés en particulier. Au-delà de la polémique interconfessionnelle, se pose la question de la relation juste, correcte à la divinité. Comment définir la piété et l'impiété ?

A travers les paradigmes des fauves et des bêtes de sacrifice en lien constant avec le couple père – fille, se devine l'opinion de Buchanan sur la notion de piété et plus largement sur la place de l'Homme dans la Création.

## I) Les figures de la bestialité

Le paradigme animalier est présent dès la scène I, lorsque Storge apparaît, effrayée par un mauvais rêve annonçant confusément un malheur pour sa famille. S'inspirant des tragédies d'Euripide (*Hécube*<sup>1</sup>) et de Sénèque (*Les Troyennes*<sup>2</sup>) qui commencent par un songe terrorisant des personnages féminins déjà éprouvés (Hécube et Andromaque), Buchanan imagine Storge racontant à Iphis un cauchemar mettant en scène des loups s'attaquant à des moutons puis mis en fuite par le chien qui les gardait mais qui se retourne contre les ovins pour arracher de ses bras une agnelle (vers 92-102):

*Iam cuncta passim blanda strauerat quies  
Mutumque nox induxerat silentium ;  
Vidi luporum concito cursu gregem  
Rictu cruento spumeo rabido, unguibus  
Saeuum recuruis, praecipite ferri impetu  
Imbellia in pecora uidua pastoribus.  
Tum pauidi ouilis fida custodia canis  
Lupos abegit, atque ad infirmum pecus,  
Trepidi timoris exanime adhuc memoria,  
Denuo reuersus e sinu timidam meo  
Agnam reuulsam dente laniauuit truci.*<sup>3</sup>

(Déjà toutes les créatures s'étaient couchées pour un doux repos et la nuit les avait enveloppées d'un tranquille silence ; je vis alors une meute de loups courant rapidement, la gueule béante, ensanglantée, écumante de rage, toutes leurs cruelles griffes dehors, se ruer d'un élan impétueux sur un pacifique troupeau sans berger. Alors un chien veillant fidèlement sur la bergerie apeurée chassa les loups, et à nouveau revenu vers le faible troupeau,

<sup>1</sup> Vers 65-97 d'*Hécube*, traduite en latin en 1506 par Erasme, Buchanan admirait tellement cette traduction qu'il s'en inspira à plusieurs reprises dans *Iephtes*.

<sup>2</sup> Vers 435-488 des *Troyennes*.

<sup>3</sup> Les citations du texte latin sont extraites de l'édition de Peter Sharratt et P.G. Walsh : George Buchanan, *Tragedies*, Peter Sharratt et P.G. Walsh (éds), Edimbourg : Scottish Academic Press, 1983 ; la traduction en français a été établie par mes soins.

qui conservait un souvenir éperdu de sa peur panique, il arracha de mon sein une craintive agnelle et la déchira d'une dent sauvage.)

Aux loups sauvages s'oppose le chien de berger. La violence des loups, que le public averti par le prologue peut assimiler aux ennemis étrangers, s'exprime de manière traditionnelle : gueules béantes et écumant de rage et de sang, ils fondent sur leurs proies, prêts à se servir de leurs griffes pour tuer. A l'inverse le vers 97 se concentre sur le bétail inoffensif et apeuré, comme la place à l'initiale de l'adjectif « *imbellia* » (« pacifique ») le rappelle, ainsi que dans les vers suivants les termes « *pavidi* » (« apeuré »), « *infirmum* » (« faible ») et « *trepidum timoris ... memoria* » (« gardant un souvenir éperdu de sa peur panique »). On songe aux Hébreux assujettis aux Ammonites.

L'intervention du chien de garde sauve le troupeau (vers 98-99) : le prédicat et son complément à l'initiale évoquent l'efficacité de son action (« *lupos abegit* », « il chassa les loups »).

Cependant, le vers 101 crée l'effroi en insistant sur l'inversion de l'image précédente par le retour en arrière du chien se transformant à son tour en prédateur. Le véritable danger n'était pas l'attaque des loups mais celle du chien enragé, qui représente Jephté victorieux s'entêtant à immoler sa fille, ce qui suggère une gradation dans la bestialité : un chien redevenu sauvage s'avère plus féroce et incontrôlable que des fauves n'ayant jamais été domestiqués, car il trahit la confiance du troupeau et du berger. Le comportement inattendu du chien retournant à sa sauvagerie originelle est un effrayant « *adynaton* » contraire à la nature dans la lignée des fleuves remontant vers leur source dans la poésie latine ou des astres qui arrêtent leur course dans le *Thyeste* de Sénèque<sup>4</sup> ; il ne saurait présager rien de bon.

L'invention de ce songe prémonitoire accentue le phénomène d'ironie tragique installé dès le prologue<sup>5</sup>. Grâce à l'annonce de l'Ange, le public comprend le sens exact du rêve mais Storge et Iphis n'en saisissent confusément que des bribes, ce qui les empêche d'éviter le malheur.

Storge réapparaît à la scène VII. Incarnant la piété maternelle, Storge souligne la monstruosité (« *immanitas* ») de son époux, qui dépasse la férocité des bêtes sauvages (vers 1197-1199) :

*Quod prodidisse sponte parricidio*

*Est gravius omni, quod trucidare propria*

*Manu ferarum immanius truculentia est.*

(Un être qu'il est plus grave que tout autre parricide<sup>6</sup>

D'avoir trahi spontanément, qu'il est plus monstrueux que la férocité

Des bêtes fauves de tuer de sa propre main.)

Le substantif « *immanitas* » désigne en premier lieu le caractère démesuré d'un comportement et par conséquent sa sauvagerie ou sa barbarie. Au vers 1184, elle lui reprochait de s'en vanter :

*Immanitatis gloriatur ambitu.*

(Il se glorifie et fait montre de sa monstruosité.)

Ce vers exprime la douleur particulière de la mère perdant son enfant unique. Storge accuse en quelque sorte son époux d'une *hybris* proche de celle d'un Atrée ou d'une Médée. Aux vers 1205-1208, elle interpelle ainsi Jephté :

*O rupe dura durior, vel robore*

*Prognate crudo, cotibus vel asperis*

*Inter ferarum lustra, nec generis tenens*

*Nostri nec ulla sanguinis vestigia !*

(O toi qui es plus dur que la dure pierre,

Fils du chêne insensible ou des rocs hérissés

Parmi les repaires des fauves, tu ne possèdes aucune trace de notre race ou de notre sang !)

Le vocabulaire dénotant la bestialité, opposé aux expressions redondantes « notre race <humaine> ou notre sang », rappelle certains vers de Sénèque et d'Euripide.

<sup>4</sup> Vers 990-995.

<sup>5</sup> Cf. Peter Sharratt, « *Euripides latinus* : Buchanan's use of his Sources », in : R.J. Schoeck (éd.), *Acta Conventus Neolatini Bononiensis*, Binghamton – New York : Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1985, p. 613-620.

<sup>6</sup> Au sens large de meurtre commis sur un membre de la famille.

Les deux poètes tragiques créent une analogie entre les « parricides » Atrée et Médée et des fauves orgueilleux. Le *Messenger du Thyeste* sénéquéen décrit ainsi Atrée tuant ses neveux (vers 732-737) :

*Silua iubatus qualis Armenia leo  
In caede multa uictor armento incubat  
Cruore rictus madidus et pulsa fame  
Non ponit iras : hinc et hinc tauros premens  
Uitulis minatur dente iam lasso inpiger,  
Non aliter Atreus saeuit atque ira tumet*

(Tel, dans la forêt arménienne, le lion porte-crinère, en un multiple carnage, s'acharne victorieux sur le bétail (sa gueule est dégoulinante de sang et, s'il a chassé sa faim, il n'apaise pas sa rage : pressant çà et là les taureaux, il menace avec ardeur les veaux, même si sa dent est déjà lasse), de la même manière, Atrée déploie sa cruauté et se gonfle de rage)<sup>7</sup>.

Quant à la Médée de Sénèque, elle affirme que la fureur de ses sentiments surpasse l'« *immanitas* » des fauves (vers 407-410<sup>8</sup>) :

*(...) Quae ferarum immanitas,  
Quae Scylla, quae Charybdis Ausonium mare  
Siculumque sorbens quaeue anhelantem premens  
Titana tantis Aetna feruebit minis ?*

((...) Quels fauves cruels, quelle Scylla, quelle Charybde, engloutissant les eaux marines d'Ausonie et de Sicile, quel Etna, écrasant un Titan hors d'haleine, bouillonneront de si violentes menaces ?)

Dans l'antistrophe succédant à la « *parodos* » de la *Médée* d'Euripide, la Nourrice s'exclame (vers 188<sup>9</sup>) : « Une lionne quand ses petits viennent de naître ! » pour évoquer la rage de sa maîtresse ; de même, après que Médée a perpétré le meurtre de leurs deux enfants (« *exodos* », vers 1342<sup>10</sup>), Jason se plaint d'avoir épousé « une lionne et non une femme ». A son tour, Storge reproche à son époux de n'être plus humain envers leur seul enfant.

Pourtant Jephthé reste persuadé que son devoir est d'accomplir le sacrifice promis à Dieu, malgré un amour paternel sincère qu'Iphis évoque dans les scènes IV et VII. Pourquoi ce qu'il estime être un acte de piété dû à la divinité apparaît-il aux yeux des autres comme la pire des impiétés ?

## II) Piété ou impiété ? La promesse ambiguë du sacrifice

Les Pères de l'Eglise<sup>11</sup> soulignaient la difficulté de comprendre l'intention de Jephthé quand il formule et réalise sa promesse. Buchanan choisit de renforcer l'ambiguïté du vœu prononcé par le Jephthé de la Bible en lui faisant dire sur scène (vers 484-487) :

*Quod primum ad aedes sospiti occurret meas,  
Tuas id aras imbuet grata hostia  
Suo cruore, tuis beneficiis licet  
Par nulla possit comparari uictima.*

(Le premier être accourant à mon retour sans encombre dans ma demeure, c'est lui qui arrosera de son propre sang tes autels. Tu agréeras son sacrifice, bien qu'on ne puisse comparer à tes bienfaits aucune victime, ni les éгалer.)

Alors que dans la Bible, le pronom indéfini désignant la future victime est un masculin singulier (« quiconque »), chez Buchanan, comme chez Saint Ambroise qui, dans le *De Officiis*, déclare qu'il ne faut pas tenir ni même prononcer les serments qui entraînent un acte gravement

<sup>7</sup> *Tragédies*, texte établi et traduit par François-Régis Chaumartin, Paris : les Belles Lettres, 1999, tome II, p. 137.

<sup>8</sup> *Op. cit.*, 1996 ; 2000 ; tome I, p. 172.

<sup>9</sup> Euripide, *Tragédies complètes*, édition de Marie Delcourt-Curvers, Paris : Gallimard, 1962 ; Folio, 1993, tome I, p. 142.

<sup>10</sup> *Op. cit.*, p. 194.

<sup>11</sup> Cf. Saint Augustin, *Eiusdem diui Aurelii Augustini Hipponensis Episcopi liber septimus quaestionum super Iudicium incipit, Quaestio XLIX : Quomodo fiat oblatio de filia lepte. In : Omnium operum diui...Augustini...Epitome*, Augustae Vindelicorum, Heinricus Steyner, 1537, p.75-79.

préjudiciable<sup>12</sup>, l'emploi du pronom relatif neutre « *quod* » (« ce qui ») exprime l'ambivalence du vœu de Jephthé : la « victime » dont il parle est-elle un animal, selon la coutume des sacrifices juifs d'action de grâces, ou un autre être vivant, un humain ?

Saint Ambroise, ignorant comment interpréter cette promesse, insiste sur l'importance du pronom neutre qui déculpabilise (partiellement au moins) Jephthé : sans doute songeait-il à une victime animale mais il a été pris à son propre piège quand il a vu s'avancer sa fille en premier. Il semble bien que Jephthé, par imprudence ou par arrogance, ait agi comme le pire des prédateurs, transgressant ainsi les limites de l'humanité.

Le discours du Prêtre repose sur cette idée, qui a pour corollaire le fait que toute la Création, des bêtes jusqu'aux hommes, respecte le commandement divin de croître et de se multiplier<sup>13</sup> (vers 863-885) :

(...) *Integrum quomodo tibi est  
Id perpetrare sacra quod vetat parens  
Natura, pietas qui reluctatur, deus  
Quod abominatur ? Primum amare liberos  
Natura nostris inseruit affectibus,  
Nec nostra tantum motus iste pectora  
Percellit ; altum quicquid aequor permeat  
Celeri natatu, quicquid alis aëra  
Findit, quod utero cumque cunctorum parens  
Tellus creavit, sentit adfectus sacros.  
Nam patris hanc aeterna providentia  
Caelestis animis indidit mortalium  
Ad educandos utilem vim liberos,  
Et continendam publicam concordiam  
Orbi, recentemque subolis propaginem  
Semper novandam. Quoque nomen artius  
Imprimeret istud mentibus, dici pater  
Et esse voluit ; nec modo exemplo sui,  
Sed et ferarum et alitum atque piscium  
Patriae probavit caritatis vinculum.  
Nos, quibus, ut hominis serviamus nomini,  
Peculiaris debet esse humanitas,  
Longe a ferarum vincimur clementia.*

(... Quel est ce choix de commettre ce que notre mère sacrée, la Nature, interdit, ce à quoi s'oppose l'affection, ce qu'abhorre Dieu ? C'est l'amour de nos enfants que la Nature a fait naître en premier dans nos sentiments, et cette émotion n'ébranle pas seulement nos propres cœurs : tout être qui traverse la profonde mer d'une nage rapide, tout être qui fend de ses ailes les airs, n'importe quel être que notre mère à tous, la terre, a engendré en son sein, éprouvent ce sentiment sacré. De fait, l'éternelle providence de notre père céleste a inspiré aux âmes des mortels la force utile pour éduquer les enfants, maintenir sur terre la concorde universelle, et faire sans cesse renaître une nouvelle lignée de descendants. Mais afin que ce nom fût gravé plus profondément dans nos esprits, il a voulu être en paroles et en actes notre père ; et ce n'est pas uniquement par son propre exemple, mais par celui des bêtes sauvages, des oiseaux et des poissons qu'il a prouvé le lien de l'affection paternelle. Or nous, qui, pour bien servir le nom d'hommes, devrions posséder en propre le sens de l'humain, nous sommes de loin surpassés par la bonté des bêtes sauvages.)

Le Prêtre note que Jephthé transgresse les lois naturelles et humaines en s'étonnant de ce que la caractéristique intrinsèque de tout homme, l'« *humanitas* », « l'humanité » (au sens général de la nature humaine comme au sens second de l'amour qui rend bon envers les autres), soit surpassée par la bonté des bêtes, exprimée par un oxymore : « *ferarum clementia* », « la clémence des fauves », alors qu'habituellement seuls les êtres humains – voire Dieu - peuvent éprouver de la clémence (un amour bienveillant pouvant aller jusqu'au pardon) tandis que les bêtes en sont privées. Cette inversion de nature suggère que Jephthé s'apprête à commettre un crime qui bouleverse l'ordre de la Création voulu par Dieu.

<sup>12</sup> Saint Ambroise, *Les Devoirs*, texte établi, traduit et annoté par Maurice Testard, Paris : Les Belles Lettres, 1984, tome 1, p. 219-220 (1, 50, 255) et tome 3, p. 118-119 (3, 12, 78).

<sup>13</sup> *Genèse*, 1, 22 et 28.

Le rythme ternaire des propositions relatives totalisantes des vers 869-871 (« tout être ... tout être ... n'importe quel être »), de style sénéquéen, et du vers 881 (« mais par celui et des bêtes sauvages, et des oiseaux et des poissons ») insiste sur la gravité du danger que l'immolation d'une fille unique fait courir à toute la Création. Le lexique employé ici connaît une gradation sémantique dans le sens d'un agrandissement de l'espace évoqué : le Prêtre évoque d'abord la Nature (« *Natura* »), puis la Terre (« *Tellus* ») et enfin l'univers (« *Orbi* »), trois substantifs placés en début de vers. Le crime de Jephthé va au-delà d'une transgression des lois naturelles et du droit humain, et même d'une désobéissance ou méconnaissance de la volonté divine : il met en danger la Création elle-même. Jephthé devient alors un terrible monstre qui risque de détruire l'harmonie générale de l'univers.

Dans une optique chrétienne, l'acceptation finale par la fille du « monstre » d'une mort qui le contraint à renoncer à toutes les qualités définissant un humain s'avère être un acte rédempteur, permettant à Jephthé de retrouver sa place, lors de l'immolation, au milieu de son peuple et de son espèce. Dans la scène VIII, le Messager dit que Jephthé apparaissait depuis son vœu comme un être plus cruel qu'un tigre, mais il évoque ensuite ses larmes spontanées, signes physiques de la profonde tristesse que seuls ressentent les hommes, corroborés par ses paroles de remords (vers 1428-1431) :

*Vt haec locuta est, ille iam dudum parens  
Visus cruentus saeviorque tigride,  
Oculos amictu lacrimis madens tegit,  
Seseque damnans uotaque temeraria.*

(Quand elle eut dit ces mots, son père qui depuis longtemps donnait l'impression d'être sanguinaire et plus cruel qu'un tigre, ruisselant de larmes, recouvrit ses yeux de son vêtement, tout en se condamnant, ainsi que son vœu imprudent.)

Au-delà du dilemme douloureux dans lequel il était plongé depuis la rencontre avec sa fille à la scène IV<sup>14</sup>, Jephthé sort enfin de la terrible spirale du vœu insensé puisqu'il est réalisé librement par sa fille, il peut réintégrer l'humanité en exprimant sa douleur par des larmes que seule la pudeur lui commande de cacher, comme le faisant Agamemnon dans *Iphigénie à Aulis* d'Euripide<sup>15</sup>. Le « monstre » sans cœur est racheté par l'amour absolu de sa fille<sup>16</sup>, il retrouve par là-même toute la sensibilité qui fait à nouveau de lui un homme au sens générique et psychologique du terme.

Mais ce dénouement héroïque ne saurait occulter la transgression, ne serait-ce que momentanée, par Jephthé des diverses définitions de la piété.

### III) Le point de vue de Buchanan sur la notion de piété

Dans le chant qui succède à la scène V, les jeunes juives déplorent le sort d'Iphis, vouée au sacrifice par son père alors que les ennemis de son peuple l'avaient épargnée et que même les bêtes féroces n'auraient pas osé s'en prendre à elle. Dans les vers 798-812, Peter Sharratt<sup>17</sup> a montré l'importance d'une référence à Lucrèce (vers 803-805) :

*Quam uernantem primo aetatis  
Flore tenellae, spes ad opimas  
Eductam, non hostica bella  
Patria capta captam eripiunt,  
Non dira lues caelo immissa  
Perimet, patrio sed mactatu  
Victima diras imbuet aras,  
Et uice brutae pecudis iugulo*

<sup>14</sup> Cf. James H. McGregor, « The Sense of Tragedy in George Buchanan's *Iephtes* », *Humanistica Lovaniensia*, 1982, n°31, Louvain, p. 120-140; en particulier p. 124, 139.

<sup>15</sup> Erasme avait traduit en latin *Iphigénie à Aulis* en même temps qu'*Hécube*. Cf. P. Sharratt, *op. cit.*, p. 614.

<sup>16</sup> Cf. J. H. McGregor, *op. cit.*, p. 137-138.

<sup>17</sup> P. Sharratt, « *Euripides latinus* : Buchanan's use of his Sources », in : R.J. Schoeck (éd.), *Acta Conventus Neo-latini Bononiensis*, Binghamton – New York : Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1985, p. 613-620, en particulier p. 615-618.

*Calidam sanguinis euomet undam,  
Artus ferro trunca tenellos,  
Quos nec uiolent barbarus hostis  
Nec montanae feritas ursae  
Crudo auderet carpere dente.  
Victore feret patre misella  
Quae nec uictore hoste tulisset.*

(Fleurette à peine éclosée en ses vertes années, élevée dans l'espoir d'un splendide avenir, non, aucun ennemi ne la prend ni l'enlève lors d'une guerre où il aurait pris sa patrie, une horrible peste venue du ciel ne la tuera point, mais, victime immolée par son père, elle arrosera de son sang l'autel funeste, à la place d'une bête brute, sa gorge vomira des flots de sang chaud, le fer mutilera son pauvre corps, que ne saurait violenter le barbare ennemi, que l'ourse des montagnes malgré sa cruauté n'oserait lacérer de ses crocs sans pitié. La pauvre enfant va souffrir de son victorieux père ce qu'elle n'eût souffert d'un ennemi vainqueur.)

Dans la tragédie, Buchanan développe la ressemblance entre l'épisode de Jephté et le mythe du sacrifice d'Iphigénie<sup>18</sup>, qui suscite dès l'Antiquité la réprobation des Anciens<sup>19</sup>. D'après Peter Sharratt<sup>20</sup>, Buchanan exprime ici un avis similaire au leur, à travers l'emprunt fait à Lucrèce du substantif rare « *mactatu* » (« immolation »). Lucrèce l'emploie dans un passage du *De rerum natura* où il désapprouve le sacrifice d'Iphigénie comme un exemple des impiétés et des superstitions qui conduisent les hommes au crime et au malheur<sup>21</sup>. Peter Sharratt voyait dans la réminiscence lucrétienne un indice de l'ironie de Buchanan à l'égard de l'histoire de Jephté, et de la distance avec laquelle il la traite. L'Écossais, comme Lucrèce et Euripide<sup>22</sup>, serait un observateur lucide et détaché de la condition humaine, et trouverait excessifs le dévouement et la piété qui pousseraient une jeune fille à accepter de se sacrifier pour autrui.

Une analyse du lexique employé dans les vers 803-807 permet d'approfondir l'hypothèse d'un possible sens ironique du chant du Chœur. Le champ lexical du rituel sacrificiel représenté par les substantifs « *mactatu* » (« immolation »), « *Victima* » (« victime sacrificielle »), « *aras* » (« autels », pluriel poétique ici) suffirait à évoquer l'horreur d'un sacrifice humain. Mais le Chœur poursuit avec la comparaison d'Iphis avec le bétail traditionnellement immolé pour rendre grâce à Dieu (« *vice brutae pecudis* » au vers 807 : « à la place d'une bête brute »). Le substantif neutre « *pecudis* » désigne généralement le petit bétail, moutons ou agneaux, qui étaient présents dans le songe prémonitoire de Storge ; Iphis est donc assimilée à un animal innocent, docile et sans défense qu'on mène à l'abattoir sacré sans lui laisser la possibilité de s'échapper, comme si la fille assumant le vœu funeste de son père n'avait pas vraiment le choix... Alors que la tradition chrétienne loue l'héroïsme de la jeune fille comme une préfiguration du sacrifice du Christ, se peut-il que Buchanan suggère par cette analogie péjorative qu'Iphis fait preuve d'une soumission excessive, dans la mesure où elle cautionne en quelque sorte la décision monstrueuse de Jephté ?

Buchanan se souvient de l'*Agamemnon* de Sénèque qui développe des comparaisons animales en rapport avec des meurtres commis entre membres d'une même famille. Aux vers 897-901 d'*Agamemnon*<sup>23</sup>, Cassandre racontant comment Clytemnestre est en train d'assassiner son époux compare la meurtrière en fureur au prêtre accomplissant le sacrifice des taureaux :

*Armat bipenni Tyndaris dextra furens,*

<sup>18</sup> Sur les principales ressemblances entre *Iephtes* et *Iphigénie à Aulis*, cf. Carine Ferradou, « Le modèle d'Iphigénie dans la tragédie de *Jephté* (1554) de George Buchanan, in : *La mythologie classique dans la littérature néo-latine, en hommage à Geneviève et Guy Demerson*, Virginie Leroux (ed.), Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2011, p. 197-209, en particulier p. 198-202.

<sup>19</sup> Voir notamment Cicéron, *De Officiis*, 3, 24, sur l'accomplissement en quelque sorte conditionnel des promesses et la restitution des dépôts.

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p. 617-619.

<sup>21</sup> Lucrèce, 1, 99 : « *Hostia concideret mactatu maesta parentis* », « <pour> tomber, triste victime immolée par son père » (Lucrèce, *De la nature, De rerum natura*, traduction et présentation par José Kany-Turpin, Paris : Aubier, 1993. Flammarion, 1997, p. 58-59).

<sup>22</sup> P. Sharratt, *op. cit.*, p. 618, établit une analogie entre l'intention profonde de Buchanan et l'ironie euripidéenne telle qu'elle a été étudiée par Philip Vellacott.

<sup>23</sup> *Op. cit.*, tome II, p. 94.

*Qualisque ad aras colla taurorum popa  
Designat oculis antequam ferro petat,  
Sic huc et illuc impiam libreat manum.*

(La fille de Tyndare en fureur arme sa main d'une hâche à deux tranchants et comme <un prêtre> qui devant les autels marque de ses yeux le cou des taureaux avant de les frapper avec le fer, ainsi elle balance d'un côté puis de l'autre sa main impie.)

Le champ lexical du sacrifice réapparaît aux vers 970-975<sup>24</sup> lorsqu'Electre affrontant sa mère qui la menace de la tuer lui demande non sans insolence de la sacrifier à son tour comme un « bétail » (« *pecudum* ») égorgé :

*CLY.- Morieris hodie.*

*EL.- Dummodo hac moriar manu.*

*Recedo ab aris. Siue te iugulo iuuat  
Mersisse ferrum, praebeo iugulum tibi,  
Seu more pecudum colla reseca placet,  
Intenta ceruix uulnus expectat tuum.*

(CLYTEMNESTRE – Tu mourras aujourd'hui.)

ELECTRE – Pourvu que je meure sous ta main. Je m'écarte des autels. Si tu veux plonger ton glaive dans ma gorge, je te présente ma gorge ; s'il te plaît de trancher mon cou, selon l'usage pratiqué pour le bétail, ma nuque attend que tu la frappes.)

Electre est une fille très attachée à son père comme Iphis qui finit par accepter de mourir par amour pour son père et son peuple. *Agamemnon* et *Iephtes* mettent en scène des couples père – fille unis jusque dans la mort. Buchanan pourrait suggérer à travers l'analogie avec la malédiction des Atrides que la famille de Jephthé est en quelque sorte maudite et que l'amour filial inconditionnel d'Iphis ressemblerait à l'affection excessive d'Electre pour son père.

Par ailleurs, dans les deux extraits d'*Agamemnon*, le paradigme du geste sacrificiel est détourné de son sens religieux pour souligner l'inhumanité des crimes perpétrés. A l'inverse, aux yeux du Chœur de *Iephtes*, l'action de grâces du chef victorieux se transforme en un odieux crime qui surpasse toutes les cruautés connues jusqu'à ce jour.

Buchanan adapte à un contexte nouveau des réminiscences notamment de vers de Virgile et d'Ovide exprimant des reproches prononcés par des amoureuses dépitées contre des héros qui les abandonnent. Dans l'*Enéide*, IV, vers 362-367, Didon lance cette insulte à Enée<sup>25</sup> :

*Nec tibi diua parens, generis nec Dardanus auctor,*

*Perfide ; sed duris genuit te cautibus horrens*

*Caucasus, Hyrcanaeque admorunt ubera tigres.*

(Une déesse n'est pas ta mère ; Dardanus n'est pas l'auteur de ta race, perfide ; c'est le Caucase, hérissé d'après rochers, qui t'a engendré, et ce sont les tigresses d'Hyrcanie<sup>26</sup> qui t'ont tendue leurs mamelles).

La Médée des *Métamorphoses* d'Ovide, VII, vers 32-33, lance à Jason :

*Hoc ego patiar, tum me de tigride natam,*

*Tum ferrum et scopulos gestare in corde fatebor !*

(Et je le souffrirais ! Une tigresse m'aurait donc portée dans ses flancs ! J'aurais donc un cœur plus dur que le bronze et les rochers !)

Pour expliquer l'engouement des poètes anciens pour le cliché des fauves comme paradigme de la cruauté humaine, et notamment de la tigresse d'Hyrcanie, Paul Veyne<sup>27</sup>, dans son essai sur la poésie érotique romaine, a repris à son compte l'analyse de Michael Riffaterre dans la *Production du texte* à propos de l'usage des épithètes géographiques en poésie :

La poésie, dit M. Riffaterre, est moins nuancée que la prose : l'épithète y est soit tautologie (brillant soleil), soit oxymore (soleil noir), sans plus entrer dans les détails (*la Production du texte, op. cit.*, p. 186). La poésie antique ignore l'oxymore et ne dira jamais que le ciel est bleu comme une orange ; elle dira seulement qu'une

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 97.

<sup>25</sup> Cf. aussi Virgile, *Géorgiques*, vers 151-152 : « *At rabidae tigres absunt et saeva leonum / semina* », « mais il manque les tigres enragés et les rejetons cruels des lions » (ma traduction).

<sup>26</sup> Le Caucase et l'Hyrcanie, proches de la mer Caspienne, sont des contrées barbares, mystérieuses et septentrionales pour tout habitant de la Méditerranée, d'où la connotation de froideur et de cruauté qui leur est associée.

<sup>27</sup> *L'élégie érotique romaine. L'amour, la poésie et l'Occident*, Paris : Editions du Seuil, 1983, chapitre 8, note 1, p. 235-236.

orange est orange. Mais elle pratique en revanche une troisième chose (...) : elle pratique avec délectation l'épithète géographique, tigresse d'Hyrkanie ou arc de Scythie. De quoi une autre remarque de Riffaterre permet de rendre compte : « Tigresse d'Hyrkanie ne dénomme pas une espèce localisée géographiquement, c'est l'hyperbole de la cruauté féminine, en vertu d'une loi générale de style que je formulerai ainsi : toute particularisation d'un signifiant par rapport aux autres membres d'un paradigme de synonymes fonctionne, sur l'axe syntagmatique, comme hyperbole de son signifié métaphorique » (*ibid.*, p. 183). (...) Bref, la poésie antique dira *tigre cruel* ou *tigre d'Hyrkanie*, qui sont des tautologies, avec particularisation dans le second cas. Elle se répète ; or la répétition, le pléonasme, « fait effet », en transgressant la loi qui veut que la phrase progresse par différenciation sémantique d'un mot à l'autre.

Dans *Iephtes*, l'épithète « *montanae* » (« des montagnes »), qualifiant l'ourse qui n'oserait pas s'attaquer à Iphis, a également un sens moins géographique que tautologique et hyperbolique, ajoutant ainsi au substantif « ourse » qui connote déjà la cruauté une dimension supplémentaire de sauvagerie, comme si le syntagme nominal « ourse des montagnes » représentait le comble de cette cruauté animale que surpasse l'obstination de Jephthé<sup>28</sup>.

Tous les autres personnages de la tragédie réprouvent l'attitude de Jephthé et l'admiration exprimée par le Chœur vis-à-vis de l'héroïsme de leur compagne (vers 1331-1360) est de mise dans une tragédie de collège ayant pour but affiché de transmettre aux jeunes interprètes de la pièce les valeurs morales officiellement prônées par les élites européennes de la Renaissance : courage, noblesse de cœur, abnégation en faveur de la collectivité, etc. Cependant, Peter Sharratt<sup>29</sup> avait décelé derrière ce message « politiquement - et spirituellement - correct », un second sens, subversif et original mais s'accordant bien avec la personnalité profonde de Buchanan. Par un phénomène d'ironie proche de celle pratiquée par Euripide, l'humaniste, loin de partager l'admiration du Chœur, condamnerait comme excessif et en quelque sorte stupide le dévouement qui conduirait une jeune fille à accepter de perdre la vie pour autrui.

L'interprétation de Peter Sharratt s'accorderait avec le goût profond de Buchanan pour la modération, l'indépendance et la liberté. L'humaniste semble ne pas prendre part aux controverses passionnées de ses contemporains sur les vœux<sup>30</sup>, mais, imprégné de culture antique et de christianisme, il aurait opté pour une définition mesurée de la piété, circonscrite dans les limites des lois naturelles, humaines et divines qui sont censées empêcher tout fanatisme ou comportement extrême. Pour Buchanan, une relation juste, saine, à Dieu ne saurait aller à l'encontre du caractère sacré de la vie humaine. L'Homme, supérieur à toute autre créature, a le devoir absolu de préserver les générations, mais aussi les caractéristiques positives de chaque « clan ». Au contraire, l'entêtement de Jephthé anéantit ce qui est le plus précieux pour sa famille et pour la communauté des Hébreux : un trésor de valeurs et de vertus transmis d'âge en âge. Iphis en aurait été la digne héritière, à en juger par son noble comportement dans la pièce. Mais son excès de zèle en matière de piété filiale la voue à la mort.

En conclusion, la récurrence du paradigme des bêtes sauvages dans *Iephtes* montre que le personnage de Jephthé s'intègre dans la lignée des contre-exemples des tragédies antiques. Sa « piété impie », causée par une appréciation erronée de la volonté divine qui le place pour ainsi dire à une mauvaise distance par rapport à Dieu et à ses semblables, s'avère dangereuse pour l'ordre cosmique et pour la société humaine. La mort d'Iphis, comparée aux victimes animales, est un exemple extrême de la cruauté dont sont capables les hommes, son horreur le rapproche du mythe. L'Ange du prologue avertit d'emblée le public de la valeur symbolique du malheur s'abattant sur la famille de Jephthé, en rappelant l'orgueil et l'impiété récurrents des Hébreux<sup>31</sup> : le sacrifice d'Iphis s'inscrit dans le contexte de l'Histoire du peuple élu. La mise à l'épreuve de Jephthé acquiert un sens plus profond que son expérience individuelle ne le laisse supposer.

<sup>28</sup> Une variante de la tigresse mère d'un homme sans cœur est la lionne, présente chez Catulle, lorsqu'Ariane reproche à Thésée de l'abandonner alors qu'elle lui a sauvé la vie (*Carmina*, LXVI, vers 152-157).

<sup>29</sup> P. Sharratt, *op. cit.*, p. 618.

<sup>30</sup> *Op. cit.*, p. 618-619.

<sup>31</sup> Vers. 25-30.

D'autre part, la bestialité dont Jephthé fait preuve met en quelque sorte Dieu lui-même à l'épreuve, ce qui peut constituer une forme d'*hybris* judéo-chrétienne. Le poète insiste sur les limites de la condition humaine, mais aussi sur sa valeur et sa dignité : l'homme est un élément de l'univers, dont il subit les lois immuables, mais, créé à l'image de Dieu, doté de la pensée, de la raison et de la conscience, il est placé au sommet de l'édifice cosmique pour contempler l'œuvre de Dieu et lui rendre le plus grand hommage possible, celui de sa libre soumission et de sa fidèle et humble reconnaissance.

## Bibliographie

### Sources:

Augustin, *Eiusdem diui Aurelii Augustini Hipponensis Episcopi liber septimus quaestionum super Iudicium incipit, Quaestio XLIX : Quomodo fiat oblatio de filia Iepte*. In : *Omnium operum diui...Augustini...Epitome*, Augustae Vindelicorum, Heinricus Steyner, 1537.

Ambroise, *Les Devoirs*, Maurice Testard (éd.), Paris : Les Belles Lettres, 1984, tome 1 et tome 3.

Buchanan (George), *Tragedies*, Peter Sharratt et P.G. Walsh (éds.), Edimbourg : Scottish Academic Press, 1983.

Erasme (Didier), *Euripidis Hecuba et Iphigenia, latinae factae Erasmo interprete*, Jan Hendrik Waszink (éd.), Leyde, in : *Opera Omnia Desiderii Erasmo Roterodami*, Amsterdam : North-Holland Publishing Company, 1969.

Euripide, *Tragédies complètes*, Marie Delcourt-Curvers (éd.), Paris : Gallimard, 1962 ; Folio, 1993, tomes I et II.

Garnier (Robert), *Les Juifves – Hippolyte*, Raymond Lebègue (éd.), Paris : Les Belles Lettres, 2000.

Lucrèce, *De la nature, De rerum natura*, José Kany-Turpin (éd.), Paris : Aubier, 1993. Flammarion, 1997.

Sénèque, *Tragédies*, François-Régis Chaumartin (éd.), Paris : les Belles Lettres, 1996 ; 2000; tome I, et 1999, tome II.

### Ouvrages critiques :

Ferradou (Carine), « Le modèle d'Iphigénie dans la tragédie de *Jephté* (1554) de George Buchanan », in : *La mythologie classique dans la littérature néo-latine, en hommage à Geneviève et Guy Demerson*, Virginie Leroux (ed.), Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal, 2011, p. 197-209.

Ford (Philip J.), Watt (W. S.), *George Buchanan : Prince of Poets*, Aberdeen : Aberdeen University Press, 1982.

McFarlane (Ian D.), *Buchanan*, Londres : Duckworth, 1981.

McGregor (James H.), « The Sense of Tragedy in George Buchanan's *Iephtes* », *Humanistica Lovaniensia*, 1982, n°31, Louvain, p. 120-140.

Riffaterre (Michael), *La production du texte*, Paris : Editions du Seuil, 1979, collection « poétique ».

Sharratt (Peter), « *Euripides latinus* : Buchanan's use of his Sources », in : R.J. Schoeck (éd.), *Acta Conventus Neo-latini Bononiensis*, Binghamton – New York : Medieval and Renaissance Texts and Studies, 1985, p. 613-620.

Vellacott (Philip), *Ironic Drama. A Study of Euripides' Method and Meaning*, Cambridge, 1975.

Veyne (Paul), *L'élégie érotique romaine. L'amour, la poésie et l'Occident*, Paris : Editions du Seuil, 1983.